

# AfriCiné



FESPACO 2021 27 eme Edition

Le Magazine de la Fédération Africaine de la Critique Cinématographique FACC-www.africine.org N o.1 Octobre 2021

#### **EDITORIAL**

#### La critique célèbre les aventures africaines

u-delà des crises sanitaires et sécuritaires, la critique africaine est au front pour accompagner les cinémas du continent et de sa diaspora, sur les chemins de la résilience. La pandémie de Coronavirus qui bouleverse la planète depuis plus d'un an, ne peut engloutir la volonté de plus de 350 journalistes et critiques membres de la Fédération Africaine de la Critique Cinématographique (Facc) qui souffle 17 lumières. Au contraire, le réseau de la critique déployée pour le Fespaco 2021 par notre Fédération s'agrandit et se renforce par la jeune génération sous l'encadrement des aînés. Un réseau qui s'investit sans compter dans des actions de visibilité et du développement des industries cinématographiques du continent. La Facc au Fespaco 2021, c'est d'abord comme de coutume un atelier de critique cinématographique co-organisé cette fois avec le Programme No'ocultures et ses partenaires. Dix-neuf (19) participants, femmes et hommes, de seize (16) pays ont bénéficié d'une première phase en ligne du 9 août au 9 octobre. La deuxième phase, débutée le 16 octobre, prendra fin ce 23 du même mois, au moment où du clap de fin de la 27e édition du Fespaco

Au menu, la publication du magazine Africiné, cette fois en numéro unique mais en un numéro de 20 pages qui vous propose ici plusieurs dizaines d'articles également publiés sur www.africine.org et bien d'autres encore directement mis en ligne sur cette plateforme leader mondial de données numériques disponibles en ligne sur les cinémas africains.

#### Présages de belles aventures

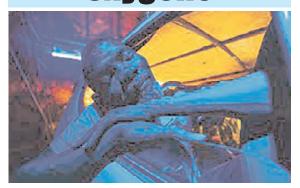
La critique africaine s'est jointe à la Semaine de la Critique de Cannes qui célèbre ses 60 ans pour réfléchir sur « la place et le rôle des critiques dans l'industrie du cinéma aujourd'hui ». Un présage de partenariat. « Cinémas d'Afrique et de la diaspora. Nouveaux regards, nouveaux défis » est le thème de cette édition du festival qui propose 239 films sélectionnés sur un total de 1 132 films inscrits, en provenance d'une cinquantaine de pays africains et de la diaspora, dont 17 films long métrage fiction en lice pour les étalons de Yennenga. Cette sélection filmique est particulièrement diversifiée cette année et matérialise ainsi le vœu du curateur de renom des cinémas du continent, le délégué général Moussa Alex Sawadogo, dont l'expérience et l'ouverture ont sans doute conduit à la richesse de cette fête du cinéma. Des cinéastes ainés de la carrure de Haroun Mahamat-Saleh (Tchad) qui revient avec un nouveau long métrage « Lingui, les liens sacrés » aux plus jeunes dont Gessica Geneus en sélection officielle avec « Freda » (Haïti) et bien d'autres auteurs et réalisateurs qui écrivent en ce moment un pan de l'histoire filmique africaine. Le « Prix de la Critique Africaine / Paulin Soumanou Vieyra » institué par la Facc et l'ensemble du palmarès au soir du 23 octobre, présage de belles aventures du septième art.

**Charles Ayetan** 

#### La femme du fossoyeur de Khadar Ahmed grand prix de la critique



### Une liberté sous oxygène



### Zender: Catalogués méprisés





### Une liberté sous oxygène

« Air conditioner » est une fiction dramatique de 1h 12 minutes réalisée en 2020 par le réalisateur angolais Bastos Mario dit Fradique. Les maux qui gangrènent la société angolaise actuelle sont omniprésents dans cette œuvre. Y a-t-il de l'espoir lorsque tout semble perdu ?

climatiseur tombe brusquement et c'est avec fracas que nous tombons dans l'univers post-apocalyptique de Fradique. En effet, nous sommes emprisonnés dans un environnement où le désespoir règne en maître. Aussi, les cadavres ferralitiques des climatiseurs obstruant le passage dans les ruelles et la vue des immeubles aux portes en barreaux nous rappellent sans cesse que l'espoir n'a plus sa place dans ce monde. Que nous raconte le film lorsque nous pénétrons dans ses entrailles?

A Luanda, la capitale de l'Angola les climatiseurs tombent mystérieusement en panne les uns après les autres. Dès lors le quotidien monotone du vieil concierge Matacedo est chamboulé. En effet, d'ici la fin de la journée il doit réparer le climatiseur de son patron. Malheureusement, sa rencontre avec un réparateur excentrique donnera un autre ton à sa mission.

A première vue, « Air conditioner » se révèle à nous comme étant un film de quête de liberté à travers ce vieil concierge prisonnier dans son monde où il n'y a plus d'espoir de réaliser ses rêves. En effet il a le regard perdu comme s'il ressassait ses souvenirs. Aussi, tantôt l'objectif de la camera l'emprisonne à travers des barreaux des portes des appartements, tantôt il nous le montre de haut écrasé par des immeubles. Mais quel est le sens caché de cette œuvre ?

Le reflet d'une société

En réalité, c'est une métaphore de l'existence humaine qui part à la dérive. Partout dans le pays, c'est une crise nationale à cause du dysfonctionnement des climatiseurs. A chaque minute, la radio en parle et le gouvernement est fortement



interpellé. Cette situation nous fait croire que l'air conditionné est l'oxygène du peuple angolais qui étouffe dans son environnement. Cette œuvre est donc une caricature de l'Angola durement éprouvé par une guerre civile de près de 27 ans (de 1975 à 2002) et qui est confronté actuellement à des problèmes sociaux comme l'incivisme et la pollution due aux déchets jonchant les rues que l'on peut voir à travers quelques images du générique de fin.

Par contre, il se dégage dans ce tableau sombre une lueur d'espoir. Effectivement, notre mémoire est mis en avant pour raviver nos souvenirs. Ainsi lorsque nous laissons notre esprit retourner dans le passé, il est possible de croire un instant en nos rêves. C'est le cas de la scène où Matacedo, assoupie, se retrouve dans une voiture qui roule à vive allure pour une destination inconnue. Il tente alors d'échapper à son quotidien pour quelques secondes. Dans cette scène, le réalisateur évoque ainsi la liberté. N'est-ce pas là le rêve de tout être humain?

Ce qui fait la force de cette fiction, c'est bien le scénario qui passe par des pannes d'airs conditionnés pour dénoncer les problèmes auxquels font face les angolais. Pourtant, cette triste réalité nous interpelle également sur la situation des autres pays africains où les populations survivent sous le poids de la corruption, du chômage, des inégalités sociales et maintenant des attaques terroristes. Est-ce donc un appel aux gouvernements africains à plus de responsabilité par ces temps qui courent ?

En plus, le cadrage est bien élaboré, de sorte à refléter le sentiment d'impuissance et de désespoir. Nous remarquons donc que les gros plans sur les personnages et les plongés sont beaucoup utilisés.

De plus, les notes dynamiques et enjouées de la musique jazz ne nous laisse aucun répit. C'est donc avec insouciance que nous laissons nos esprits flotter en toute liberté dans nos souvenirs.

Fradique est membre fondateur de Geração 80 qui signifie en portugais génération 80. C'est un collectif créé en 2010 à Luanda afin d'inspirer la nouvelle génération et faire connaître les réalités de l'Angola actuel. « Air conditioner », premier long métrage fiction du réalisateur, est donc un produit de ce collectif et est en lice pour l'étalon d'or de Yennenga de la 27e édition du FESPACO.

Anaïs Kéré (Burkina Faso)





#### The White Line : le naufrage de la différence

Fiction réalisée en 2020, en Namibie et d'une durée de 99 minutes, The White Line [La Ligne blanche], en compétition officielle, catégorie long métrage au Fespaco 2021, indique chez la réalisatrice Desiree KAHIKOPO un talent qui se révèle progressivement. A ses débuts interprète, actrice, directrice artistique, dramaturge puis productrice déléguée du célèbre réalisateur namibien Vickson Hangula, elle signe à travers cette fiction proche de la réalité historique de son peuple, une œuvre étonnamment révélatrice des lieux visibles et invisibles se dressant entre communautés de couleurs de peaux différentes.



oilà une caméra mitoyenne entre deux mondes, deux temporalités reposant sur un système de séparation et qui montre l'image de déconfiture d'un amour ancillaire s'affaissant face à la rudesse d'une sœur (d'une femme) blanche conservatrice jusqu'à la lie. Les plans sont gros et larges, comme pour dire le défilement des émotions! The White Line rouvre le livre des histoires impossibles consignées par l'envie de dire ou de montrer, par la distance, ce que la norme d'une époque exigeait des races... à travers des préjugés. Mais aussi un choix esthétique, comme le prolongement africain des films d'époque réalisés sur une Amérique de ségrégation raciale.

Le film charrie une impression de déjà vu, certes ! Cependant, elle est utilement ressassée par le scénario. L'historicité repeint le décor d'un film fortement teinté de costumes parlants : les longues robes de Sylvia et de son amie, les coiffures, les coupes de voitures et cette tendance à filmer les grilles, métaphore d'une séparation de deux races, n'en parlent que mieux.

Sylvia, la Noire des quartiers marginalisés, qui cherche chez les Blancs de quoi sauver une dignité déjà en lambeaux, malmenée par l'ignominie d'un épouvantable ordre, et dont le père au corps bousillé par la main trop forte du répresseur, n'a aucune idée du lendemain quand elle prend chaque matin le chemin de ses motivations personnelles. Aussi, l'arrogance d'une patronne au racisme assumé, à la mesquinerie sans cesse renouvelée, participe-t-elle à l'intrigue qui se joue dans un espace sentimental réduit comme peau de chagrin.

Pieter est la seule figure (blanche) et/ou humaine de bonté, si l'on peut dire. Il est écartelé entre la naïveté et la bonté d'une âme. Il incarne la figure de l'ordre, de la réparation face à l'injustice, et quelque peu de la repentance des péchés de ses proches. Le personnage de Pieter aux images de cette fiction offre de nombreux motifs de vouloir connaitre les conséquences de ses naturels errements dictés par l'amour d'une fille noire, surnommée "Kaffir".

La réalisatrice joue sur la dialectique de l'espace et des sentiments, de l'arrogance et de la résignation pour mettre à nu des dualités tantôt sourdes, tantôt bruyantes. Avec une meneuse de scène - pour ainsi dire - Ana, l'éternelle femme puissante qui tient entre ses mains et surtout dans

ses discours, l'ordre et l'équilibre de son clan humain de Blancs et de Blanches, pour éviter la honte de la souillure. Le choix du scénariste Micheal Pulse (Desiree Kahikopo est l'autrice de l'histoire originale) d'aménager à Anna des espaces de paroles dans son scénario répond fortement à la conscience de l'existence de deux temporalités tantôt soulignées, relativement aux deux races se côtoyant dans une Namibie, avec conséquemment deux territorialités délimitées et pourtant s'imbriquent par la nécessité. De cette imbrication surgira le croisement des regards d'un Pieter et d'une domestique éprouvée par sa propre condition sociale. Peu importe, l'idylle deviendra réalité.

Une réalité de désespoir...dirait-on ! Assujettie qu'elle est à un "Pass" ("Laissez-passer"), comme celui délivré aux indigènes pour circuler la nuit. Pieter et Sylvia n'en recevront point un de la part d'Ana. Et comme si leur destinée amoureuse était du blues, le chantage de violence de cette dernière finit par sonner le glas d'une union que la parenthèse d'échanges de lettres et de rendez-vous cachés ne pourra sauver.

Par-delà les décors, la tonalité musicale du film est une sorte de creux dans lequel s'échouent à la fois, les sentiments déçus, la colère étouffée, la révolte contenue, les paroles acides d'une Blanche et une finalité revancharde, mais hélas tardivement venue derrière la marche du temps.

Une fiction bien proche de ce que l'histoire raconte, quand bien même il est le résultat de l'imaginaire de l'altérité, et du ressenti de son auteur.

Bassirou Niang (Sénégal)





# Alain Gomis, une légende vivante des cinémas africains

e cinéaste sénégalais Alain Gomis entre un peu plus dans la légende du Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou (Fespaco). Dimanche 17 octobre, une statue à son effigie a été dévoilée sur l'Allée des Etalons. Ce monument est un bel hommage à ce cinéaste qui a remporté deux fois l'Etalons d'or de Yennenga, à sa carrière et son travail lumineux de réalisateur.

Le dimanche 17 octobre, à 8 heures, la statue d'Alain Gomis deux fois lauréat de l'Etalon d'or de Yennenga a été dévoilée par les ministres de la culture du Burkina Faso et du Sénégal, dans le cadre de la 27ème édition du Fespaco. Sur cette Allée des Etalons qui fait face à la Place des Cinéastes (Ouagadougou, Burkina Faso), la figure d'Alain Gomis rejoint notamment celle du Malien Souleymane Cissé. Ils sont à ce jour les deux seuls réalisateurs à avoir remporté deux fois l'Etalon d'Or de Yennenga. Pour le cinéaste sénégalais, c'était aux éditions de 2013 avec "Tey" et de 2017 avec "Félicité". La statue en laiton, sculpté par Siriki Ky, est toute figée mais propose toute une dynamique avec sa charge de symboliques.

Au-delà de la célébration d'un Etalon, cette statue est aussi la récompense d'un réalisateur d'un genre unique et inspirant. Ce geste honorifique permet de diriger les projecteurs sur l'auteur de "Petite lumière" (2003) et sur son travail de réalisateur entamé depuis 1999 avec le court-métrage "Tourbillons". Il permet par ailleurs aux films "Tey" (2013) et "Félicité" (2017) de passer la rampe du territoire africain pour rayonner à travers le monde par la vitrine du Fespaco et, par-là, affirmer les actuels cinémas africains à côté de celui des anciens. Le fait qu'Alain Gomis se trouve derrière ces figures, à son âge (49 ans), rappelle aussi comment il s'est inscrit sur les pages de cette histoire et comment il s'est nourri de ces cinéastes qui tendent son horizon. Cette statue est une illustration que les cinémas africains ne se sont pas arrêtés à cette ancienne et glorieuse génération des aînés Ousmane Sembène, Idrissa Ouédraogo, Souleymane Cissé, etc. C'est un symbole qui affirme l'existence de ces cinémas et leur développement par la création et la créativité.

Enfin, comme l'a affirmé à la fin de la cérémonie Adiouma Soma, ancien Délégué général du Fespaco, la statue est intéressante dans le sens où il rend hommage à un cinéaste pendant qu'il est encore jeune et qu'il vit. Selon lui, c'est une forme de reconnaissance qu'il faut perpétuer pour encourager de nouvelles intelligences des cinémas africains et aider à les booster.

Les statues des Etalons sont pour rappeler l'héritage et le message de leurs modèles sur la question de la responsabilité du créateur africain. Ousmane Sembène, dont la statue ouvre le peloton des monuments, concevait que les créateurs africains, bien que la création artistique soit libre, ont la responsabilité de porter les identités africaines et d'éduquer leurs peuples. Depuis quelques années, Alain Gomis a su s'inscrire dans ce volet avec des thématiques fortes. Par un cinéma particulier, il explore les thèmes de l'exil, de l'humanisme et du lien entre le visible et l'invisible. Baba Diop, journaliste et critique de cinéma sénégalais, signale que "Alain Gomis, c'est le cinéma de l'intérieur". Alain Gomis a en effet une singulière écriture d'image qui décrit presque parfaitement les villes africaines (ou les Africains dans les villes du monde) et fait capter leurs âmes. Le spectateur peut le constater



avec "Tey" et "Félicité", mais aussi avec les longs-métrages "Andalucia" (2008) et "L'Afrance" qui sont moins connus. C'est un cinéaste qui fait brillamment refléter la psychologie des personnages qu'il peint justement de l'intérieur. C'est sa marque caractéristique.

#### Le questionnement identitaire

Encore sur la question des identités, Alain Gomis, né en France, s'appuie beaucoup sur sa culture et sa tradition de Mankagne auxquelles il ajoute de pertinents aspects de contemporanéité. Ce qui prononce encore mieux son cinéma de réflexion et qui met un grand accent sur les émotions. "Tey" est par exemple un film sans actions mais par lequel le spectateur se laisse emporter par les émotions. Satché se tait pour laisser s'exprimer la ville, qui est en fait le personnage principal. L'acteur ne fait que plonger dans ses souvenirs, ses évidences, son passé, sa première et vraie vie, ses peurs, des instants qui le rassurent et le ressuscitent, tous compris dans la ville. Mais "Félicité" est dans une autre forme mais avec un esprit presque similaire. Le cycle de la musique renvoie pertinemment à la référentielle culturelle. Les images aussi. Il y a à côté, la symbolique de l'okapi, animal rare qui suggère que la femme cherche l'homme rare qui lui correspond et lui laisse sa liberté. Le propos des identités, justement.

Sur l'éducation, Alain Gomis joue présentement un rôle conséquent. Dans un aspect plus pratique, il a initié et dirige le Centre Yennenga (Dakar, Sénégal) qui est un hub de formation, de création et de diffusion cinématographiques. Il l'a installé à Grand-Dakar, un quartier populeux et désœuvré de Dakar, tout en inspirant et en incitant les jeunes riverains à s'intéresser à la création artistique. Le centre offre en ce moment un programme de formation en post-production aux jeunes cinéastes. Alain Gomis inspire également sa génération et ses cadets. Comme les anciens lui ont balisé la voie, avec son brio et son pédigrée, il balise aujourd'hui la voie pour ses suivants avec un nouveau type de cinéma.

Mamadou Oumar Kamara (Sénégal)





# The white line de Désiré Kahipoko, entre amour rapport de forces



e film *The White Line* du réalisateur namibien Désiré Kahipoko, est une fiction de 100 minutes, réalisée en 2019 qui ramène les cinéphiles dans les méandres de la ségrégation raciale en Afrique. A travers ce film projeté à l'institut français de Ouagadougou, la Namibie commence désormais à faire partie des pays habitués du Fespaco.

En compétition long métrage au Fespaco 2021, le long métrage The Withe Line dans lequel les personnages s'expriment en langue locale et en allemand, replonge dans le temps de la ségrégation raciale qu'ont connue certains pays d'Afrique dont l'Afrique du Sud et la Namibie. Sans verser dans la violence, il privilégie le dialogue, dans un jeu d'acteur maitrisé. The White line revient avec une approche filmique volontaire sur les rapports (amoureux) heurtés entre Noirs et Blancs, amenés à accepter la séparation.

Pieter, le policier, le frère d'Ana, une sœur autoritaire, n'acceptant point l'humiliation de voir sa race souillée par une peau noire au nom de l'amour, vit un désastre sentimental. S'étant épris de Sylvia, la domestique de cette dernière, la pauvre femme noire des bidonvilles, il devient le personnage d'un drame personnel qui fera du destin une fatalité.

Sylvia, quant à elle, aura commis l'erreur, le sacrilège de répondre à l'amour d'un blanc, un homme en uniforme, symbole de la protection, de l'assurance dans une Namibie de colons racistes. Une idylle que le bruit répandit jusqu'aux portes de la sœur conservatrice. Pieter, malgré sa détermination à faire comprendre à sa sœur dominatrice que la race ne peut être un frein à l'amour, ne pourra rien face à la volonté de cette dernière de mettre un terme à une relation qui pourrait être une source d'humiliation pour sa race et un affront pour sa famille. Le remède devient bien douloureux : de la tristesse d'un séjour carcéral pour arracher l'acceptation de la séparation à Sylvia et Pieter.

Le réalisateur fera là revenir le spectateur au souvenir des années difficiles des peuples noirs, à travers l'histoire de Sylvia, de son père, de la mère disparue très tôt, et dont la seule image est celle d'une vieille photo en noir et blanc. Il use de son regard pour rappeler autrement les rapports toujours heurtés entre les races, même si l'on croit certaines questions douloureuses transcendées.

Fatoumata Sagnane (Guinée Conakry)

### MAKONGO, le Documentaire de la résilience

ême si on lui prête des relents de film anthropologico-ethnologique, il n'en demeure pas moins que Makongo, réalisé en 2020, d'une durée de 73 mn, en compétition dans la catégorie documentaire long métrage, pose la question de la discrimination séculaire de certaines couches sociales en Afrique et dans le monde, et indique que, malgré les contraintes, une issue est toujours possible, pourvu qu'on le veuille.

C'est le film de l'homme et de son milieu naturel, dans un mode de vie harmonieux. Le documentaire met au-devant de la scène deux membres du peuple pygmée qui désirent se realiser et changer le visage hideux de leur propre communauté face au regard extérieur. André et Albert, suivis par la machine à images, ont vite pris conscience que pour arriver vite à un changement, il n'existe point d'autre moyen plus efficace que de passer par l'école.

Devenus chefs de famille ne les empêche pas d'aller user leurs culottes sur les bancs de l'établissement dont le Directeur, non avare en conseils, leur recommande de veiller à tout moment à leur apparence, en se lavant régulièrement et en portant des habits propres pour éloigner le mépris dont ils sont victimes dans la société. La marginalisation et la stigmatisation ont toujours été le lot de leur peuple. Leur détermination à renverser la tendance transparaît dans cette volonté de tirer tous ceux qui sont derrière en faisant en sorte que tous les enfants du village soient scolarisés.

Le film montre aussi les énormes richesses du milieu naturel de ces deux représentants des pygmées, situé non loin de la frontière avec le Congo voisin. Les habitants y trouvent une source d'épanouissement énorme en ce sens que l'exploitation de ses richesses, notamment la vente des Makongo, des plantes médicinales et du bois, leur permettent de satisfaire beaucoup de leurs besoins personnels et familiaux.

Tout en indiquant clairement que seule l'engagment face aux obstacles psychologiques, raciaux, économiques peut constituer une arme efficace et donner un cours nouveau à sa vie.

La rédaction





### **Zender**: Catalogués méprisés

Il n'y a que la puissance de l'image pour 'conter' l'histoire d'une communauté regardée sournoisement avec des yeux moqueurs et quelque peu teintés de ce que les sociologues appellent « la discrimination réciproque » déclinée en « eux/nous ». Et quand c'est dans une entreprise du réel, ça procure le sens recherché. Ce documentaire long métrage d'Aïcha Macky, d'une durée de 81 minutes, réalisé en 2021, est avant tout une conscience sur la condition humaine d'un no man's land d'un Niger infidèle aux rêves de réussite de sa jeunesse, et pire : démissionnaire.

n a vu, pour peu qu'on connaisse un bout de la littérature (américaine), Jack London parler du « Peuple de Londres », une bande de ratés, de loques humaines vivant le long des rails ; au cinéma, tout récemment, Ladji Ly "mettre" dans la gueule de sa caméra « Les Misérables ». Ce n'est point une coutume, mais plutôt un croisement naturel dans la créativité artistique quand on tombe sur « Zender » de la réalisatrice nigérienne Aïcha Macky. Une photographie touchante et troublante à bien des égards - pour inaugurer un regard critique sur l'opus - rendant crue l'austère existence d'un petit peuple d'âmes repoussantes, entourées de préjugés, cataloguées avec mépris, même si dans les histoires que l'on en entend, certaines semblent avoir les contours d'une légende. Zender, une bourgade, initialement vue comme une poubelle humaine accueillant les plus coriaces, les bannis, les rejetés, les lépreux, comme pour leur demander d'aller se chercher une identité autre. Mais laquelle ? Ce que les images de ce documentaire montrent ne permet pas de trouver la réponse. Cependant, la certitude est que celles-ci restituent à chacun ce qu'il est. Ce kaléidoscope éclaté entre une bande de jeunes gens respirant dans la violence, la drogue et le trafic de carburant, cette cohorte de « femmes libres » (prostituées) enracinée dans le vice, révoltée du regard extérieur et du snobisme des autorités, et enfin le petit clan de repentis cherchant, par volonté, la reconversion, n'est pas offert au cinéphiles ou spectateur comme un spectacle de délectation, mais comme l'exposition d'un caractère (a)social recouvert pendant longtemps de la poussière de l'indifférence. Et que la documentariste a choisi d'essuyer pour y voir clair. « Pour la société, c'est comme s'il y avait un monstre enchaîné de l'autre côté », confiera Aïcha Macky.

A Kara-Kara, l'un des quartiers rebelles de Zender, la (sur)vie ressemble à une épreuve de force. L'image de la bande de Sinia Boy, Bawo et Ramsess, la femme-homme, dans leur éternel lieu de musculation, en détient tout le symbole ; ainsi que l'histoire des «cicatrices ». Zender, n'est-il pas le documentaire des



cicatrices ? Et de quelles cicatrices ? De celles qui embellissent ou déshonorent ? Là n'est pas certainement la préoccupation de celui qui a l'œil rivé sur le grand écran blanc qui 'accouche"; elle est, on s'en doute, dans la compréhension de cette illégalité qui donne sens à une vie, sauve momentanément des dignités, rappelant qu'un sourire est possible malgré la tyrannie de l'opprobre face au sentiment, chez ces milliers de femmes et d'hommes, de n'être rien.

Comme dans un club virtuel de victimes anonymes, chacun parle de ses douleurs physiques : les batailles entre bandes à l'arme blanche, la décapitation d'une « femme libre » sans aucune enquête, le viol, la sensation d'être presque revenu d'outre-tombe... Surtout à Tudun James, le lieu du commerce sexuel où le mal est quasiment une norme de vie. Le documentaire retire la couverture jetée sur ces êtres et leur ouvre la porte de l'épanchement. Celle-là qui leur offre la sensation d'une humanité lorsque tout les éloigne de ce qui est convenu comme normal.

Un documentaire du réel d'une grande sincérité, situé entre la force du préjugé et l'intention de rendre visible une (in)humanité (rafistolée).

> Bassirou Niang (Sénégal)





# Les Trois Lascars : Quand la Tchiza est aux commandes

Le long métrage de réalisateur Burkinabé Diallo Boubakar en lice pour l'étalon d'or Yennenga à la 27ème édition du Fespaco traite de la question d'infidélité dans les couples et son impact dans un foyer conjugal.



e phénomène de la Tchiza est bien connu des pays africains. C'est une expression utilisée pour qualifier les maitresses (amantes) des hommes mariés. L'évocation de cette expression rime avec la tromperie et l'infidélité. C'est d'ailleurs ce que nous propose le réalisateur Burkinabé Diallo Boubakar dans son long métrage intitulé « Les Trois Lascars » sorti en 2021. D'une durée de 90 minutes, le film de Diallo Boubakar est un long métrage Burkinabé en compétition au Fespaco 2021. Le film est une comédie dans laquelle les cinéphiles découvrent au-delà de l'infidélité des couples, le pouvoir de la Tchiza. Un pouvoir qu'elle exerce sur un homme marié et qui affecte le foyer conjugal de ce dernier.

« Les Trois Lascars » c'est l'histoire de trois voisins à Ouagadougou (Momo, Idriss et Willy) qui, sous les pressions de leur Tchiza, décident d'aller passer un weekend amoureux à Abidjan, en Côte d'Ivoire. Pour ce faire, chaque homme doit trouver un alibi pour justifier son voyage à sa femme. Malheureusement, l'avion va faire un crash et les trois hommes qui n'ont jamais embarqué sont désormais considérés morts pour leurs famille La thématique autour de l'infidélité n'est pas nouvelle, mais la particularité réside dans le choix de cette appellation des « maitresses » devenue « Tchiza » dans certains pays d'Afrique. En fait, cette appellation qui est nouvelle pour certains pays d'Afrique peut changer en fonction l'espace géographique. Au Cameroun exemple, la Tchiza est également connue sous l'appellation « Djomba ».

Cette appellation devenue tendance est aussi synonyme d'un train de vie élevé. Ainsi dans le film, on retrouve des hommes riches avec de belles maisons, un décor de qualité, des costumes chics et class, du ''bling bling'', un maquillage relevé et de belles coiffures, etc. Bref, tout ce qui sublime la Tchiza. Elle se retrouve dans son environnement avec des hommes bourgeois qu'elle contrôle. Des endroits de luxe à Ouagadougou que les plans d'ensemble présentent bien. Des plans à travers lesquels l'on découvre aussi la culture et les spécificités du Burkina Faso. Le réalisateur zoome aussi sur l'utilisation des smartphones et l'importance du réseau interne.

Le film grand public est conté de façon linaire. Il est passionnant, sensuel et comique. Il est centré sur les Tchiza qui se servent de leur pouvoir de séduction pour arriver à leur fin. Les hommes n'ont en réalité pas parole. La force se trouve dans son casting. Les acteurs interprètent bien leurs rôles face aux situations qui se présentent à eux. Qu'on soit en joie ou en détresse, les expressions faciales sont naturelles et réelles. Un excellent casting constitué des comédiens Burkinabé et Ivoiriens. Par ailleurs, le film a des incompréhensions et certains scénarios ne se suivent pas. Il y a des sautés. On peut le voir avec la scène où on annonce à Momo le décès de sa femme. Elle est directement suivie contre toute logique, de la scène où celui-ci retourne vers elle pour s'excuser.

Tatiana Ngnombouowo Kuessie (Cameroun)





# *Lingui, les liens sacrés* : le drame d'une mère célibataire

Après le célèbre Festival de Cannes 2021, ''Lingui, les liens sacrés" de Mahamat Saleh Haroun est en compétition officielle section long métrage fiction à la 27è édition du Fespaco qui se déroule du 16 au 23 octobre dans la capitale burkinabè. Le film a été présenté en projection presse le mercredi 20 octobre au ciné Burkina. Grand coup de projecteur sur un film d'actualité qui évoque la condition difficile d'une mère célibataire dans une ville africaine et musulmane.

histoire va-t-elle se répéter pour Amina? Mère célibataire et rejetée par toute sa famille et la société, elle est à son tour confrontée à un cas de grossesse précoce de son unique fille de 15 ans. Renvoyée du lycée pour son état de future maman pour « ne pas ternir la réputation de l'école », Maria doit affronter le courroux de sa mère à qui elle avait tout caché. Non seulement, la maman de la jeune lycéenne enceinte est malheureuse, mais elle se bat aussi désormais pour étouffer dans l'œuf cette nouvelle affaire. Dans ce quartier précaire de N'Djamena au Tchad, être mère célibataire n'est pas toléré car le poids de la religion musulmane et les coutumes africaines y sont encore présentes. L'avortement est également interdit par la loi. C'est l'histoire de 'Lingui, les liens sacrés" du réalisateur tchadien Mahamat-Saleh Haroun, projeté en compétition officielle pour l'Etalon d'or du Yennega du 27è édition du Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou (Fespaco) le mercredi 20 octobre 2021.

Depuis qu'elle élève seule sa fille, Amina affronte les réalités de la vie à bras le corps. Pour subvenir à leurs besoins, elle fait un métier d'homme qui consiste à extraire des fils de fer dans des pneus usés pour en faire des fourneaux métalliques traditionnels mais améliorés. S'il n'en tenait qu'à ça, elle ferait avec. Mais une triste nouvelle est venue compliquer davantage sa vie : sa fille Maria porte une grossesse non désirée. Surveillée comme de l'huile sur le feu par son imam pour qu'elle prie pour se faire accepter dans la société, la jeune mère doit maintenant cacher la grossesse de sa fille. L'avortement est proscrit et être fille-mère n'est pas accepté dans cette ville tchadienne. Mahamat-Saleh Haroun a su utiliser la lumière pour montrer l'intensité de son message.

L'œil magique du cinéaste tchadien raconte avec de belles images et de manière éloquente ce sujet d'actualité, loin d'être un tabou. Que ce soit la nuit noire sur un pont de N'Djamena ou les ruelles à l'allure rupestre d'un faubourg, la force du film financé quasiment par des fonds européens, ressort dans la manière dont les scènes sont tournées. Comme dans "Daratt" (2006), "Un homme qui crie" (2010) ou "Gris-gris" (2013), le réalisateur évoque dans son immense filmographie des sujets sociaux d'Afrique ou plus précisément de son



Tchad natal. Et "*Lingui, les liens sacrés*", sélectionné au festival de Cannes 2021, ne fait pas exception.

C'est avec ce dernier long métrage qu'Haroun est venu chercher le grand Prix du Fespaco. Il a, en face de lui, 16 autres films de fiction qui concourent à la récompense suprême de la biennale cinématographique du pays des Etalons. Mais bonne nouvelle, le réalisateur prolixe est aidé dans sa tâche par le jeu fluide d'Achouackh Abakar (Amina) et Rihane Khalil Alio (Maria) qui portent avec magnificence, ce beau film. Seulement, elles parlent un français trop français dans ce long métrage tchadien.

Derrière la belle signature de Mahamat Saleh Haroun, se cache un fort message féministe ou d'émancipation de la femme. En tout cas, dans le long métrage, la femme s'engage, se prend en charge et affronte avec dignité et courage les préjugés ou la tradition qui ont la dent dure dans son pays. Amina assume fumer et ôte volontiers le voile portant obligatoire dans ce territoire musulman.

La projection presse de ''Lingui, les liens sacrés", a reçu un bon accueil des journalistes. Mais le film de Mahamat Saleh Haroun va-t-il convaincre le jury présidé par un le réalisateur Abderrahmane Sissako?

> D. Tani (Côte d'Ivoire)



Octobre 2021



# *« Enterrés »* : Déterrer les souvenirs d'enfance enfouis

Le deuxième long métrage de la réalisatrice Bénino-Camerounais Françoise Ellong intitulé « Enterrés » fait la lumière sur des pratiques de pédophilie et de viol au sein des communautés ecclésiastiques.



e silence et l'obéissance absolue au sein d'une congrégation religieuse, d'une famille ou d'une société. Voilà deux comportements que fustige Françoise Ellong dans son deuxième long métrage **Enterrés**, sorti en 2020. La réalisatrice à travers son film dramatique fait la lumière sur des pratiques de pédophilie et de viol au sein des communautés ecclésiastiques et sur la psychose qu'elles engendrent. Des thématiques bien élaborées qui permettent au film produit par Nabe Daone Entreprises & Compagny de recevoir trois prix l'année même de sa sortie. Il s'agit du Prix Jury Afrique Central et du Prix de la meilleure réalisatrice reçus au festival international Ecrans Noirs 2020 et du Prix du meilleur costume au Festival Yarha 2020. « Enterrés », c'est l'histoire de quatre amie(s) qui ont grandi dans un orphelinat et qui se rencontrent plusieurs années après au village Nkassoma, dans le département de la Mefou et Afamba, région du Centre au Cameroun. Ils s'adonnent à un jeu organisé par Ndewa (Anurin Nwunembom). Un jeu qui fait remonter des mauvais souvenirs d'enfance. Le récit est construit autour du passé des quatre amis. C'est à tour rôle que ces quatre acteurs principaux, dont Marie (Lucie Memba Bos), Agnès (Emy Dany Bassong), Hassane (Assala Kofane) et Ndewa prennent la parole pour raconter la misère endurée à l'orphelinat. Des circonstances douloureuses provoquées par un ennemi commun appelé Daddy. En fait, Daddy c'est le prêtre de l'orphelinat. Le personnage sur qui l'histoire repose mais qui est absent dans le film et désormais absent dans la vie des quatre amis. Tous vêtus de noir et de blanc, les anciens pensionnaires de l'orphelinat reviennent de l'enterrement de Daddy. Ils profitent d'ailleurs de

l'occasion pour faire disparaitre avec lui, leurs mauvais souvenirs. L'on peut voir à partir des gros plans, les difficultés que chacun éprouve à déterrer les démons du passé. La peur prend place. Le suspense est au rendez-vous avec les mouvements de la camera qui tourne autour des amis assis sur des nattes. Les sujets qu'on ne pouvait abordés par le passé sont mis à nu, 32 ans plus tard.

La thématique est sensible. Elle fait référence à ce silence auquel l'enfant est très souvent réduit. Dans le film, les victimes de Daddy n'ont pas eu l'occasion d'être écoutés ou de se confier lorsqu'ils étaient enfants. C'est l'un des messages que la réalisatrice veut relever. Elle milite pour la cause des enfants qui, pour elle, devraient avoir plus d'attention de la part de leurs parents. Dans son premier long métrage W.A.KA (2013), elle montrait déjà les efforts conjurés d'une mère célibataire pour le bien de son enfant. Le film « Enterrés » interpelle les parents à assumer leurs responsabilités vis-à-vis de leur progéniture. Le lieu ecclésiastique est un exemple qui peut aussi être la concession familiale, l'entourage, la société. D'où la nécessité du dialogue en famille. Dans ce film la réalisatrice zoome effectivement sur le dialogue. Pour visionner ce film entièrement, il faut être patient et écouter pendant 1h37 minutes, ce long métrage tourné en un seul

Par ailleurs, « Enterrés » ne s'adresse pas à une congrégation religieuse ou à une communauté en particulier. Cela s'explique par exemple à travers le choix des noms de certaines acteurs comme Marie (un nom cher à l'Eglise catholique) et Hassane (nom musulman).

Tatiana Ngnombouowo Kuessie (Cameroun)







#### **Editorial**

#### Film critics celebrate African adventures

eyond the health and security crises, African film critics are at the forefront to support cinemas on the continent and its diaspora, on the paths of resilience. The Coronavirus pandemic, which has shaken the planet for more than a year, cannot swallow the will of more than 350 journalists and critics who are members of the African Federation of Film Critics (Facc) which blows 17 lights.

Contrary to this situation, the network of film critics deployed for Fespaco 2021 by our Federation is growing and strengthening by the young generation under the supervision of the elders. A network that invests without counting in actions of visibility and development of the continent's film industries.

Face at Fespaco 2021 is first and foremost, as usual, a film criticism workshop, co-organized this year with No'ocultures Program and its partners. Nineteen (19) participants, women and men, from sixteen (16) countries benefited from a first online phase from August 9 to October 9. The second phase is underway from October 16 to 23, in Ouagadougou, Burkina Faso, during the festival. On the agenda, the publication of Africine magazine, this time in a single issue but of 20 pages which offers here several dozen articles also published on www.africine.org and many others directly posted on this world leading platform of data available online on African cinemas.

Portents of great adventures

African film critics joined the Cannes Critics' Week celebrating its 60th anniversary to reflect on "the place and role of critics in the film industry today". A portent of partnership.

« Cinemas from Africa and the Diaspora. New views, new challenges » is the theme of this edition of the festival which offers 239 films selected betwen a total of 1 132 films registered, from some fifty African countries and the diaspora, including 17 feature films in the running for Yennenga stallions.

This film selection is particularly diverse this year and thus materializes the wish of the renowned curator of cinemas on the continent, the general delegate Moussa Alex Sawadogo, whose experience and openness have undoubtedly led to the richness of this film festival.

Elder filmmakers of the stature of Haroun Mahamat-Saleh (Chad) who is back with a new feature film « Lingui, les liens sacrés » to the youngest including Gessica Geneus in the official selection with "Freda" (Haiti), many other authors and directors are currently writing their part of African film history. The « African Critics Award / Paulin Soumanou Vieyra » instituted by Facc and the entire award list on the evening of October 23 foreshadows great adventures in the seventh art.

**Charles Ayetan** 

#### **Nos Partenaires**











### Dafra de Inoussa Kaboré ou le Retour aux sources

Série télé de 26 mn par épisode, Dafra est une comédie à la fois romantique et dramatique réalisé en mars 2021 par le réalisateur burkinabè Inoussa Kaboré. Ce film nous emmène dans le quotidien de deux jeunes adolescents. Quand le seul moyen de vivre le présent est de recourir au passé, n'est-ce pas là un retour aux sources ?

abrice, un adolescent de 18 ans qui rêve de devenir président réussit à son baccalauréat. Il passe les vacances chez son oncle où il rencontre Leylah. Les deux adolescents tombent follement amoureux et veulent vivre cet amour en toute liberté. Un amour qui sera mis à rude épreuve quand Fabrice découvre qu'il est lié au fétiche « **Dafra** » par un pacte qu'ont fait ses parents avant sa naissance. Fabrice doit relever alors le défi du parcours Initiatique imposé par la coutume afin de retrouver le bonheur auprès de sa bien-aimée.

Une soirée mouvementée, de l'alcool, de la bonne musique, nous tombons dans l'univers des adolescents. A la soirée d'arrosage de Fabrice, sa petite amie Leyla a du retard. Son cousin, Tony lui conseille d'ouvrir le bal avec une autre fille et c'est le début de 26 mn de fou rire en compagnie de Fabrice et ses amis.

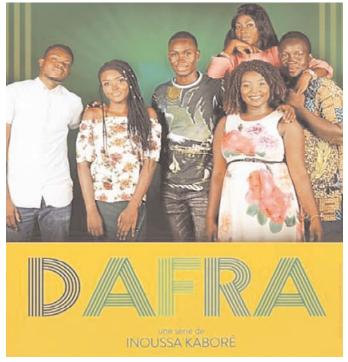
Pourtant ce n'est pas l'unique but du réalisateur. En effet, avant même de décrypter le film, le titre nous interpelle. Dafra est le nom d'une mare aux poissons sacrés, mais aussi d'un fétiche existant dans la partie Ouest du Burkina. A travers ce film, le réalisateur burkinabè Inoussa Kaboré nous interpelle sur la valeur de nos coutumes. Fabrice va devoir accepter ses origines, apprendre et prouver qu'il est digne des secrets de ses ancêtres, avant de pouvoir vivre pleinement son bonheur. Le réalisateur tente de nous faire comprendre non seulement que toutes les coutumes africaines ne sont pas abominables en soi, mais aussi que nous avons besoin parfois de repartir dans le passé pour régler certains problèmes du présent comme le dit un proverbe africain « pour savoir où tu vas, il faut savoir d'où tu viens ».

#### Une comédie qui interpelle les consciences

A travers leurs vécus, le réalisateur aborde plusieurs maux qui minent la société burkinabè et peut-être même d'autres sociétés africaines. L'incivisme est le mal dominant dans cette comédie dramatique. Entre l'alcool, les bagarres, le non-respect des règles de conduite, tout est mis en œuvre pour toucher notre conscience.

La force de ce film réside certainement dans son scénario mais aussi dans les personnages. On ne se lasse pas des bêtises de Tony, le cousin de Fabrice, qui est certainement la pierre angulaire de ce film.

Au-delà des difficultés rencontrées dans le développement du projet de cette série, perceptibles à travers certains détails techniques (certains plans fixes où l'on sent la caméra



bougée), Inoussa Kaboré est un réalisateur talentueux qui a su braver les obstacles liées à la production de cette œuvre filmique qui a le mérite de révéler le talent de plusieurs acteurs : Amiratou Kaboré, Lionel Tientga, entre autres.

Titulaire d'un diplôme d'ingénieur des travaux audiovisuels, option création cinématographique, Inoussa Kaboré poursuivit sa formation en écriture et réalisation de films documentaires de création à la FEMIS en France. Il est auteur et réalisateur d'une dizaine films de fiction dont « Le Linge sale », 1er prix Graine de Baobab, mention spéciale du jury Droits Humains au Fespaco 2011 et sélection officielle au festival Vue d'Afrique 2009 au Canada et « Femme de feu » 1er prix Cractour 2016 (Trésor du Faso) au Burkina Faso. Scénariste de « La république des corrompus », sélection officielle panorama au Fespaco 2019, il est co-auteur du documentaire, intitulé « Espoir *Démocratie* », prix spécial du jury Escales Documentaires 2017 au Gabon. Ce réalisateur est également auteur de plusieurs séries dont « La Famille démocratique » et « Entre nos murs » qui est diffusée en ce moment sur 3TV et la RTB (Burkina Faso). Il travaille en ce moment sur sa nouvelle série intitulée « Dafra » qui est en compétition au Fespaco et un long métrage qui sortira fin 2021.

> Sita Paré (Burkina Faso)





### Journées de la critique au Fespaco 2021

Les lundi 18 et mardi 19 octobre dernier, la critique cinématographique était à l'honneur dans la capitale africiaine du cinéma, Ouagadougou. A l'initiative de la Semaine de la critique de Cannes, en partenariat avec la Fédération Africaine de la Critique Cinématographique, plusieurs rencontres ont rassemblés des critiques français et de plusieurs pays d'Afrique.

l'occasion de ses 60 ans, la critique cinématographique française a organisé un atelier, en partenariat avec la Fédération Africaine de la Critique Cinématographique (Facc). Lundi, 18 octobre, dans la l'après-midi, cette rencontre a été animée par Farah Clémentine Dramani-Issifou. Elle a d'abord présenté la Semaine de la Critique de Cannes, avant la projection du film nigérien *Cabascabo*, suivie d'une analyse critique du film entre participants.

Débuté lundi à 14h30, il s'est ouvert par une brève présentation de la semaine de la critique française et son centre d'intérêt en termes de critique de cinéma.

Créée en 1962 par le Syndicat français de la critique de cinéma. « la Semaine de la critique, section parallèle du

d'origine. Une fois au pays avec ses indemnités de guerre, il est entouré par beaucoup d'ami(es).

Cependant après avoir tout dépensé avec eux, il est rejeté partout et prend conscience de la gravité de sa situation; il décide de changer de cap en retournant à ses origines. Après cette projection, la présidente de la Facc, Mme Fatou Kiné Sène, a été invitée par Farah Clémentine à présenter la Fédération Africaine de la Critique Cinématographique. Selon Fatou Kiné Sène, la Facc a été créée en 2004 à Tunis lors des Journées Cinématographiques de Carthage (Tunisie) et regroupe aujourd'hui plus de 350 journalistes et critiques de cinéma. Le film *Cabascabo* a été ensuite été analysé par les participants, notamment par deux participants à



Fetival de Cannes en France, se consacre à la découverte des jeunes talents de la création cinématographique en mettant à l'honneur leurs premier et deuxième films long métrage », a déclaré Farah Clémentine.

En effet, la critique s'est assignée pour objectif l'émergence des nouveaux cinéastes, et c'est grâce à cela que de grands noms du cinéma africains comme Ousmane Sembene, Idrissa Ouedraogo et bien d'autres ont été mis en lumière dans les grands festivals comme Cannes.

Mais la critique accompagne également les réalisateurs de court métrage.

Au cours de cet atelier, le film *Cabascabo* d'Oumarou Ganda (Niger). Un court métrage de 45mn dans lequel le réalisateur est en même temps le scénariste et l'acteur principal, Oumarou Ganda, cinéaste autodidacte nigérien. Le film retrace les péripéties de la vie d'un soldat de la guerre d'Indochine, radié et rapatrié dans son pays

l'atelier de critique cinématographique initié par la Facc en collaboration avec le Programme NO'CULTURES : il s'agit de Tatiana Kuessie du Cameroun et de Oumar Kamara du Sénégal. La critique française Farah Clémentine a aussi présenté une critique du film nigérien. Le lendemain, mardi 19 octobre, une table ronde a rassemblée la critique autour du thème « La place et le rôle des critiques dans l'industrie du cinéma aujourd'hui, et notamment leurs missions de découverte, de prescription, de recommandation, en Afrique et en Europe ».

Cette table ronde a été co-animée par les critiques Farah Clémentine, Fatou Kiné Sène, Claire Diao et Olivier Barlet, avec les interventions de l'assistance.

> Gwladys Bouda (Burkina Faso)





# *Garderie nocturne,* bercer les enfants des filles de joie

Garderie nocturne est une production du cinéaste burkinabè, Moumouni « le chat » Sanou. Ce long métrage de 67 mn est le cinquième documentaire de l'auteur. Le film a été présenté à la 71e édition du prestigieux Festival international du film de Berlin. Il est encore sélectionné pour la 27e édition du Festival panafricain du cinéma et de la télévision de Ouagadougou (FESPACO) qui connaîtra son clap de fin ce 23 octobre 2021. Le réalisateur y aborde la question de la prostitution, le plus vieux métier du monde, qui suscite le courroux dans la société.

ans le Roman Le carnet secret d'une fille de joie du Burkinabè Patrick G. Ilboudo, il en ressort que les pratiquantes de ce métier, à l'image de Fatou Zalm (personnage principal du roman) sont méprisées et marginalisées par la société. Comme s'il voulait appeler à plus d'indulgence à leur égard, le réalisateur a choisi d'aller au cœur du réel en plantant sa caméra dans l'espace d'exercice de ces dernières. Notamment à Bobo Dioulasso! Et pendant que son objectif jette son dévolu sur son sujet, Ilboudo n'oublie pas non plus de s'intéresser à ces vieilles dames qui gardent chaque soir les enfants de ces prostituées. Parmi elles, Mama Coda qui en a fait un métier : à 4 heures du matin, au retour de ces mamans bien particulières, elle reçoit ses rémunérations. Le documentaire fouille ce mode de vie et étale toute la souffrance de ce petit monde, y compris cette misère que vivent les enfants dont certains n'ont que deux voire trois mois.

À travers un plan serré, le cinéaste nous montre le salon bondé de la vielle dame qui multiplie les astuces pour contenir les humeurs de ces petits garçons et filles et qui pour beaucoup n'ont pas de « père ». Parfois, terrassée par le sommeil, elle s'affale sur une chaise, espérant que l'horloge tourne rapidement. Le documentaire raconte de temps à autre une douloureuse histoire comme celle de Charlotte qui est revenue de loin après avoir affronté la mort en face : quelqu'un a tenté de la décapiter, mais elle réussit à sauver sa peau. Cependant, elle en gardera une bien vilaine cicatrice autour du cou, après une longue période de soins qui ont prolongé d'un an le séjour de son enfant chez Mama Coda. Les trois années de tournage de ce film ont créé une belle complicité entre le réalisateur et les acteurs tout en faisant sentir la chaleur des maquis sans bousculer les habitudes des uns et des autres. Des domiciles à la "garderie" chez Maman Coda, en passant par les dortoirs et à ces sortes de domaines réservés de ces filles, le réalisateur promène sa caméra dans cette ville aux ruelles sombres dans lesquelles les travailleuses du sexe traquent leurs clients. Et parfois, l'on sent une vive émotion dans la



voix de ces femmes quand ce n'est pas leur visage qui l'exprime. Surtout quand elles daignent raconter mille et une histoires avec les hommes d'un certain soir. De ces confidences fusent parfois des questions douloureuses, à savoir comment envisager l'avenir des enfants de ces femmes de nuit ? Quelles en seront les séquelles psychologiques pour eux ?

Ce documentaire réinvente un nouveau regard sur ces femmes et fait entrevoir un espoir de les voir conquérir leur véritable place dans la société. Les dernières scènes s'ouvrent et se referment sur une note festive marquée par du chant, des sonorités et de la chorégraphie.

Harouna Simian (Burkina Faso)





#### Eyimofe - This is my Desire

### **Visa Stamp:** Guarantee for a better life?

yimofe – This is my Desire (2020), a 116-minute drama film directed and produced by Esiri Chuko and Esiri Arie from Nigeria. In official competition, feature film category at FESPACO 2021, Eyimofe is a two in one debut film, narrating more or less similar storylines of two distinct characters struggling to find their way out of chronic poverty in Nigeria.

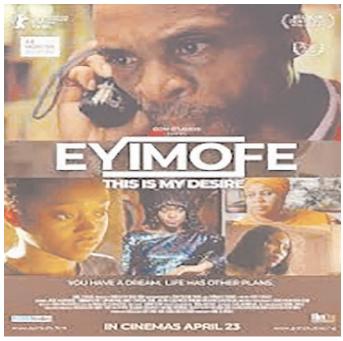
Mofe, an electrical engineer, living with his sister Precious and her two children in Lagos, Nigeria, and Rosa, a hairdresser and bartender living with her teen pregnant sister Grace in the same neighborhood.

Both portrayed as the sole braider winners of the family, Mofe and Rosa do everything they can to take care of their loved ones, but capitalism keeps winning. What they earn from their multiple jobs is never enough to cover all the expenses, even the basic ones like rent, and the medical bills. In the quest to improve the quality of their lives, Mofe chooses Spain as his dream destination and Rosa chooses Italy. The film follows the journey to reaching these two destinations depicting all the sacrifices, obstacles, and support Rosa and Mofe experience.

Mofe is so great at rewiring fuses and fixing all electrical malfunctional that the factory he works in feels less pressured to find a solution to fix their broken-down machines. Unfortunately, a malfunctional generator at his home would lead to a tragic accident that would significantly affect his mental health, ownership of property, employment, and his immigration dream.

The film illustrates the concept of intersectionality through a series of hardships that the two protagonists go through. Mofe's socio-economic status would disqualify him at the get-go of applying for a visa through an official process, and he would opt to get himself a forged passport with a different name: Sanchez. Rosa and Grace would also opt for this fraudulent procedure despite the high cost that was involved. In a realistic way, the film depicts how one's social class determines all other aspects of life.

The hardships that Mofe and Rosa go through are so relatable to any person in the same socioeconomic class. Rosa meets with an American man who gives her a taste of a good life but her financial status get in a way of the love affair as her



cry for help gets interpreted as opportunism.

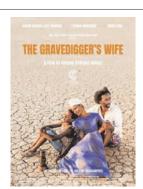
The chosen cinematographic language used to recount the protagonists' struggle somehow makes all the tragic events digestible. Through beautiful scenery, busy streets of Nigeria, constant change of hairstyles and fashionable outfits, colorful costumes, cozy traditional music soundtrack, the film directors invited in positivity.

Moreover, the filmmakers comparatively bring in the concept of ubuntu and extreme individualist behavior by involving antagonist characters that add to the suffering of the two leading characters, and others that make life easier for them. Released on October 11, 2020, Eyimofe – This is my Desire has been embraced on the international level and been nominated in several international film festival. In August 2021, it won the best Feature Film Narrative at the Blackstar Film Festival.

Fabiola Uwera Rutamu (Rwanda)

#### La femme du fossoyeur de Khadar Ahmed grand prix de la critique

uled et Nasra sont un couple amoureux, vivant dans les quartiers pauvres avec leur fils Mahad. Cependant, l'équilibre de leur famille est menacé : Nasra souffre d'une grave maladie rénale et doit se faire opérer d'urgence. L'opération est onereuse et Guled trime déjà comme fossoyeur pour joindre les deux bouts : comment réunir l'argent pour sauver Nasra et garder une famille unie ? La Fédération africaine de la critique cinématographique félicite le jeune cinéaste pour ce prix  $\square$ 







# LA NUIT DES ROIS: Quand les Africains finiront de raconter leur histoire, ils mourront

La nuit des rois est un film de 93mn du franco-ivoirien, Philipe Lacôte. Le film est sorti en 2020 en France. En 2021, il est présenté au Festival du film francophone d'Angoulême. Il est récompensé au Festival de Toronto et de Chicago, sélectionné pour la Mostra de Venise, et est aussi en course pour l'Étalon de Yennenga, dans la catégorie long métrage fiction de la 27e édition du Festival panafricain du cinéma de la télévision de Ouagadougou (FESPACO).

e réalisateur franco-ivoirien de ce film semble porter une cause politique. Il raconte ce que vivent quotidiennement les prisonniers dans la Maison d'arrêt et de correction d'Abidjan (MACA), prison dans laquelle a été incarcérée sa propre mère (l'une des figures qui ont créé le parti du Front populaire ivoirien). En réalité, il y est mis en scène le séjour d'un jeune délinquant que le chef des prisonniers, du nom de Barbe noire, désigne comme son « Roman ».

Barbe noire est souffrant et la coutume de la prison voudrait que le chef se donne la mort s'il se sent incapable d'assumer ses

responsabilités. Alors, il organise une veillée de contes dénommée la nuit du Roman. Une soirée au cours de laquelle Roman devrait raconter une histoire devant tous les prisonniers. C'est le moment que choisit Barbe Noire pour se donner la mort, par honneur. Mais, ce qu'ignorait de son côté le jeune prisonnier, c'est qu'une fois son histoire finie, la seule issue qui s'offre à lui serait de quitter ce monde. À l'instar de nombreux auteurs africains, Philipe Lacôte a cherché à travers sa caméra à revenir sur une des actualités que vivent les populations africaines, particulièrement celles d'Abidjan, en dénonçant les conditions inhumaines de détention dans les prisons. Dans son pays, s'est développé un phénomène qui mine la sécurité dans la capitale économique ivoirienne : les microbes. Ce sont des enfants de la rue, de véritables délinquants très violents, essaimant à Abidjan. Depuis 2016, les autorités du pays se sont engagées à lutter contre eux. Un phénomène social que le réalisateur n'a pas manqué de souligner. Le film, à travers le récit de Roman, raconte la tragique fin d'un chef microbe tabassé à mort et brûlé par la foule, à défaut de la seule alternative existante, à savoir la prison. Tout se déroule dans un décor sombre de la prison (une prison aménagée pour le tournage du film). À voir les représentations de la prison, on ne peut que constater la gymnastique et les efforts qui ont été faits



pour avoir des images de qualité dans ce milieu carcéral. Lacôte nous présente une grande cité, à l'intérieur de laquelle il n'existe aucune barrière entre les prisonniers. Ainsi que cette impressionnante soirée de contes africains durant laquelle, par le moyen d'une symbiose entre le conteur et son public, les mots sont accompagnés parfois par une geste, parfois par une chorégraphie. Une occasion de revenir certaines tares qui gangrènent l'évolution des sociétés africaines. Le documentaire use de la métaphore de la forêt sauvage pour montrer l'imbrication des nombreuses contraintes empêchant cette évolution ; un continent assailli par le terrorisme, la pauvreté, les pandémies, les guerres intercommunautaires, les luttes de pouvoir illustrées par cette tendance à ne quitter le pouvoir que quand s'approche la mort. Barbe Noire en est la parfaite illustration : sa sachant malade et presque condamnée, il n'a point accepté de léguer le pouvoir ; seul son suicide finit par ouvrir la voie à sa succession.

Aussi, symboliquement, on peut noter, à travers le personnage de Roman, que l'Afrique doit bien sauvegarder sa mémoire historique et sa culture si elle veut exister comme entité libre ayant sa propre identité dans un monde en pleine mutation culturelle.

Harouna Simian (Burkina Faso)





# Aïssa Maïga : « J'ai mis à profit les outils de narration pour construire une dramaturgie »

Pour son tout premier long-métrage dans son nouveau costume de réalisatrice, la comédienne et actrice Aïssa Maïga a traité du réchauffement climatique sous un angle essentiellement humaniste et grandement féministe. La Française d'origine sénégalaise et malienne, qui a pris le projet du film « Marcher sur l'eau » (1h30, 2021) en cours, a réussi à s'en approprier en y imprimant son identité et ses gênes.



Il y a la figure féminine qui est omniprésente dans « Marcher sur l'eau » qui traite du réchauffement climatique. C'est un propos crypto personnel ou un message de genre ?

Le film raconte le quotidien d'une communauté, les Peulhs wadaabé du Niger. Pour moi, c'était très important de parler des questions des nomades du Sahel et plus généralement des populations sahéliennes face au manque d'eau. J'ai voulu aborder ce sujet non pas avec un film d'expert avec des voix-off et par lequel on va énormément apprendre par des statistiques sur le réchauffement climatique, etc. Ce qui m'a vraiment intéressé, c'est de mettre mon attention sur une communauté avec des personnes à travers lesquelles le spectateur pourra s'identifier. J'ai voulu aborder par le problème du manque d'eau l'impact sur les enfants, sur l'école, la façon dont les femmes sont frappées de plein fouet, etc. L'important a été que tout le monde soit représenté. Maintenant, il est vrai que les voix féminines ont retenu un peu plus mon attention. Notamment à travers le parcours des jeunes filles et des mamans. Elles sont impactées de façon très frontale par le réchauffement climatique, ne serait-ce que quand elles donnent naissance ou qu'elles doivent faire les toilettes. Cette question est cruciale chez elle.

# Comment avez-vous réussi à repérer les personnages, et surtout celui d'Houlaye? Et comment vous vous êtes pris pour tenir toute cette charge émotionnelle?

Les repérages ont été fait par Guy Lagache, le réalisateur qui devait faire ce film à l'origine. A l'époque il a été nommé à la tête de Radio France et a dû quitter le projet. Le producteur m'a ensuite contactée et proposé de

continuer le projet. Je me suis demandé en ce moment comment raconter le réchauffement climatique. On en entend tout le temps parler et on en est stressé. C'est angoissant de voir des espèces animales s'éteindre et que 2,2 milliards de personnes n'ont pas accès à une eau potable. Donc j'ai choisi de raconter l'histoire de personnes dans un village qui sont des véhicules d'une émotion et sont les meilleurs ambassadeurs de leur propre histoire. Guy Lagache avait fait les repérages dans plusieurs pays et le Niger, notamment le village de Tatiste avait retenu son attention. Quand on m'a remis le projet, j'ai été très attirée par ce qu'on m'a raconté de ce village et des personnes qu'on y a rencontrées. Du coup, le film est un vrai documentaire car ça parle de leurs réalités. En même temps, étant actrice et habituée de la fiction, j'ai mis à profit les outils de narration pour construire une dramaturgie. C'est ma sensibilité.

# Quelle a été la température émotionnelle quand le forage s'est mis en marche, chez la population et l'équipe technique?

La question du forage a été là dès le début du film. Ce dernier a été produit dans l'idée de montrer le problème de l'eau mais aussi les solutions qui peuvent exister. Le forage est un exemple et l'Ong Amman Imman a mis longtemps pour réunir les fonds. C'était très difficile, et la production et moi-même avons beaucoup aidé à chercher des financements. Honnêtement nous n'avons jamais été sûrs que le forage allait se réaliser. Quand alors d'un seul coup et après tout ce temps d'incertitude et de batailles l'eau jaillit enfin, l'émotion était juste énorme. Il faut savoir que les travaux du forage ne sont pas totalement terminés. L'infrastructure n'est pas seulement destinée qu'au village de Tatiste. Elle est multi village et demande des travaux pour construire toutes les canalisations pour relier plusieurs dizaines de kilomètres. J'espère que ce sera bientôt totalement abouti avec l'appui du gouvernement du Niger. Mais oui, le démarrage a soulagé les deux parties. Au-delà de la disponibilité de l'eau, le forage est un point d'ancrage qui permet de développer plusieurs projets de santé, pour soutenir la mère et l'enfant, abreuver le bétail, développer des cultures, etc.

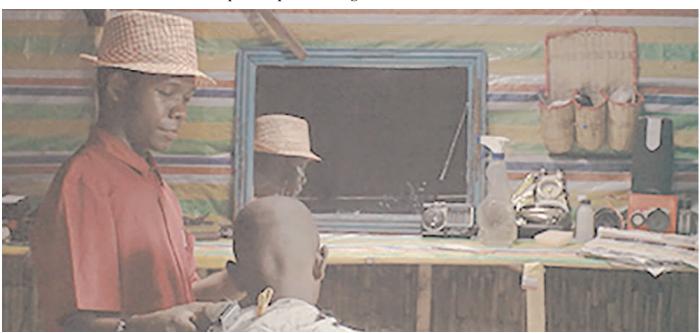
> Entretien réalisé par Mamadou Oumar Kamara





### Nofinofy ou le rêve d'un peuple!!!

Nofinofy est un film documentaire de 73mn réalisé en 2019 par le réalisateur malgache Michaël Adrianaly. Le film, qui est produit par lui-même à travers Imasoa film, en coproduction avec Les films de la pluie, a déjà participé à plusieurs festivals et remporté une dizaine de prix à l'international. Entre pauvreté et chômage, le réalisateur nous amène au cœur des préoccupations malgaches.



orsque le salon de coiffure de Roméo est détruit par la municipalité, il doit quitter la grande rue de Tamatave pour les quartiers populaires. Il s'installe alors dans une petite cabane de fortune. Cependant, il rêve de pouvoir construire un jour son propre salon "en dur". En attendant, ce petit espace devient le lieu d'expression des rêves, des espoirs, des frustrations, du vécu de petit peuple dans un pays où la pauvreté, le chômage, la corruption sont les principaux maux. Madagascar qui est connu pour être l'un des pays les plus pauvres du monde, a connu au moins quatre crises politiques depuis son accession à l'indépendance. Chacune de ces crises a laissé des séquelles économiques graves. Michaël Adrianaly pour apporter sa pierre à l'édifice, pointe l'objectif de sa caméra sur les quartiers populaires qui sont les plus touchés par la pauvreté. Le salon de Roméo se fait l'écho des malgaches. Les habitants n'hésitent pas à confier leurs déceptions, leurs espoirs à leur compatriote.

Dans son film, il soulève une thématique commune à plusieurs pays africains : la politique. La corruption, la souffrance des peuples provoquée par la mauvaise gouvernance de ces dirigeants qui promettent monts et merveilles pendant les élections, mais une fois élu deviennent les bourreaux.

A travers les discours d'hommes politiques écoutés à la radio que les clients examinent, ils se demandent pourquoi et comment ils en sont arrivés là. La précarité du salon de coiffure traduit parfaitement la situation de

ces habitants soucieux de leur devenir.

Délinquance, addictions sont aussi abordées dans le film. C'est au détour d'une discussion avec son fils sur les valeurs et les qualités d'un homme, qu'il révèle qu'il a lui-même séjourné en prison.

#### Un message d'espoir

Sous ces gros plans qui nous permettent de ressentir toutes leurs peines, ce film envoie un message d'espoir. De l'espoir à toutes les personnes comme Roméo qui se battent ; qui malgré toutes les inégalités, se lèvent chaque jour avec le sourire aux lèvres pour continuer la bataille. On est transporté par le rêve de Roméo qui malgré son handicap dû aux séquelles de la polio, n'a jamais cesser de se battre pour vivre de manière descente. Il trouve même le temps et la force d'encourager et de conseiller autour de lui. On apprécie aussi de voir dans ce film que ces habitants loin de s'apitoyer sur leurs sorts, partagent entre eux des moments de joies. Quand vient la nuit, ils éteignent leurs soucis. Après des journées de dures labeurs, C'est au son de rythmes, concoctés à l'occasion qu'ils se retrouvent très souvent pour oublier ne fusse que quelques heures leur peines. Là, on retrouve de la joie, des fous rires, de l'amour.

> Sita Paré (Burkina Faso)





#### Critique

### Les fantômes dévoilés au grand jour

« Hantés » est une série Sud-Africaine de 8 épisodes d'une durée de 45 minutes chacun. Sortie en 2020, elle a été réalisée par le sud-africain Gareth Crocker. Le drame, le thriller et le fantasque hantent cette coproduction Motion Story (Afrique du Sud) et Canal + International. La mort, les blessures du passé, le paranormal et le surnaturel sont les thèmes qui apparaissent dans cette fiction. Les morts sont-ils vraiment morts ?

n homme s'engouffre dans une forêt enveloppée d'une étrange fumée. Une musique à la mélodie lugubre nous aspire dans un univers étrange. C'est ainsi que se présente le générique de « Hantés ». Le grésillement des lumières, des apparitions et des disparitions des fantômes, des possessions des humains par des êtres maléfiques et des portes qui grincent sont présents dans cette œuvre. Tous ces ingrédients sont ainsi savamment mélangés pour servir aux spectateurs un moment de pur frisson. Que veut nous raconter cette œuvre ?

Après avoir regardé les deux épisodes de cette fiction, il est impossible de parler uniquement de fantômes. En effet, avant tout « Hantés » raconte l'histoire de Will Stone un expert renommé mondial en paranormal et écrivain à succès de la saga « Dead place ». Dans l'optique de se réconcilier avec son passé il est de retour en Afrique du Sud après plus de 10 ans d'exil à Londres. Mais son retour l'aidera-t-il à résoudre le mystère de la disparition de sa sœur lorsqu'il était enfant ?

#### Du déjà vu

Cette ouvres à des allures de « ghost whisperer » la série américaine paranormale créée par John Gray. En effet, comme Melinda Gordon interprétée par Jennifer Love Hewitt, Will Stone peut communiquer avec les fantômes et arrivent à résoudre le mystère de leur présence dans le monde des vivants. Mais à la différence de cette dernière, les fantômes ne se présentent pas à lui, c'est plutôt lui qui va vers eux. Cette facette lui donne ainsi un air





de « SOS Fantômes » d'Ivan Reitman (1984). Malgré tout « Hantés » possède également sa particularité.

#### Différente malgré tout

Dans cette fiction, la comédie est présente avec subtilité sans empiéter sur le côté dramatique. Ces temps de répis permettent ainsi de souffler. Aussi, nous pouvons nous délecter des résonnances du dialecte sud-africain. Cette touche particulière rappel combien il est important de sauvegarder sa culture.

En plus, ceux qui sont friands du paranormal peuvent en consommer sans modération grâce aux jeux des acteurs crédibles et aux effets spéciaux qui sont réalistes au point de faire hurler d'effroi. En sus, c'est la première série africaine alliant à la fois paranormal et thriller fantastique. « Hantés », septième série du label canal + originale a nécessité 2 ans de développement, 8 mois de tournage et 9 mois de post-production. Il y a eu plus de 150 acteurs et figurants dont le rôle principal interprété par Anthony Oseyeme qui a joué dans la série sud-africaine à succès « Jacob Cross ». Cette série est en compétition officielle dans la catégorie meilleure série de la 27e édition du FESPACO.

Anaïs Kéré (Burkina Faso)





#### Oliver black : une vraie fausse amitié

« Oliver BLACK » est un long métrage fiction de 1h 33 mn réalisé en 2020. C'est un film dramatique co-produit par Tawfik Baba et Rabab Aboul hassani. Il est en compétition officielle pour l'Etalon d'or de Yennenga au FESPACO 2021, et traite des questions, entre autres, des relations entre l'Afrique subsaharienne et le Maghreb ou encore de celles entre migration et trafic humain.



liver Black » surnommé « vendredi », est un jeune sénégalais qui décide d'aller à l'aventure au Maroc afin de réaliser son rêve de faire du cirque. Dans son trajet, il rencontre un vieil arabe en plein désert qui lui donne le nom de « Vendredi », pendant que lui-même l'appelle « homme blanc ». En plein désert du Sahara, ils deviendront compagnons de route, bravant tous les dangers et péripéties inimaginables (soif, faim, etc...).

Vendredi, avec un esprit enfantin, vivant dans l'insouciance totale, se rabaisse face à son vieil ami de circonstance jusqu'à en abandonner son rêve de spectacle au Royaume chérifien. Ce dernier ayant usé de tout son pouvoir pour l'empêcher de poursuivre son chemin, par peur de le voir finir entre les filets des groupes extrémistes. Et pourtant, ironie du sort, c'est lui qui finit par le vendre à des hommes armés en plein Sahara.

Ce film est une métaphore qui met à nu les relations entre l'Afrique dite blanche et celle noire. Une manière de dire que le comportement des Arabes n'a jamais été aussi condescendant vis-à-vis des Noirs. A preuve, Oliver n'est pas désigné par son propre nom ; une manière de lui refuser la reconnaissance de son humanité. Par-delà cette relation conflictuelle, le réalisateur a cherché aussi à mettre l'Afrique Subsaharienne devant ses responsabilités, tout en l'invitant à quitter sa posture de victimisation

éternelle et d'aller à l'assaut du monde. Une opportunité qui offrirait des chances de réussite à sa jeunesse.

Le jeu d'acteur est quasiment réussi par les deux protagonistes, même si l'on peut déplorer un bruit qui gêne l'écoute du spectateur et de premières images muettes.

Gwladys Bouda (Burkina Faso)



#### **Directrice de Publcation**

Fatou Kiné Sène (Sénégal)

#### Comité de rédaction

Charles Ayetan (Togo)
Bassirou Niang (Sénégal)
Fatoumata Sagnane (Guinée Conakry)
Pélagie Ng'onana (Cameroun)
Tatiana Kuessie (Cameroun)
Fabiola Uwera (Rwanda)
Mamadou Kamara (Sénégal)
Anaïs Kéré (Burkina Faso)
Sita Paré (Burkina Faso)
Harouna Simian (Burkina Faso)
Gwladys Bouda (Burkina Faso)
Mireille Bambara (Burkina Faso)
Pierre Patrick Touko (Cameroun)

#### Mise en Page

Korotimi Sérémé

#### **Imprimerie**

IGIP +226 70 15 15 80

